NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

118 N° 1 1996

Jésus, Fils de Dieu, fait homme de la misère. L'abaissement et la glorification du Christ chez le Père Joseph Wresinski

Jean LECUIT (s.j.)

p. 67 - 85

https://www.nrt.be/fr/articles/jesus-fils-de-dieu-fait-homme-de-la-misere-l-abaissement-et-la-glorification-du-christ-chez-le-pere-joseph-wresinski-290

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Jésus, Fils de Dieu, fait homme de la misère

L'ABAISSEMENT ET LA GLORIFICATION DU CHRIST CHEZ LE PÈRE JOSEPH WRESINSKI *

«Jésus misérable», l'expression revient plusieurs fois dans les écrits du Père Joseph Wresinski. Elle heurte parfois. Jésus n'était-il pas un artisan charpentier de Nazareth, suffisamment instruit pour être considéré comme un rabbi durant sa vie publique et n'être jamais embarrassé dans les discussions avec les scribes, maîtrisant parfaitement leur manière d'argumenter? Qu'entendait donc le Père Joseph Wresinski en parlant de Jésus, homme de la misère? Quelle raison en donne-t-il? Quelle en est la vérité théologique et spirituelle essentielle à la foi chrétienne? Voilà les questions que ces pages tenteront d'éclairer.

Mais la réflexion du Père Wresinski est celle d'un homme d'action et d'un pasteur. Elle ne se développe donc jamais dans un exposé didactique, elle se découvre au fil de sa méditation et de ses homélies. Le plus souvent, ses fortes affirmations jaillissent dans un contexte qui seul permet d'entrer dans une pensée et une

---

* Né d'un père polonais et d'une mère espagnole, le 12 février 1917, l'enfant Joseph Wresinski grandit dans un foyer très pauvre à Angers (France). Il est ordonné prêtre en 1946 et, après dix ans de ministère paroissial dans un diocèse rural, il est envoyé par son évêque au camp des sans-logis de Noisy-le-Grand. C'est là qu'il fonde le Mouvement ATD Quart Monde et qu'il est rejoint par des hommes et des femmes qui, quels que soient leurs enracinements culturels et spirituels, décident d'engager leur volonté et leur vie à la destruction de la misère partout dans le monde. Le 17 octobre 1987 — quelques mois avant sa mort (14 février 1988) —, il inaugurait une dalle au Trocadéro (Paris), sur laquelle il avait gravé ces mots: «Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les Droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré». Le 17 octobre est devenu à présent la Journée mondiale du refus de la misère, officiellement reconnue par les Nations Unies en décembre 1992. Le Père Wresinski, à la fin de sa vie, a écrit plusieurs ouvrages où, dans des conversations, des méditations, des homélies, il livre ce qu'il a appris des plus pauvres sur le monde, les hommes et Dieu. Cf. É. DE GHELLINCK, S.J., *Père Wresinski. Les plus pauvres artisans du royaume*, dans *NRT* 112 (1990) 356-371; J. LECUIT, S.J., *Le Père Joseph Wresinski et l'évangélisation*, dans *NRT* 116 (1994) 61-75.

contemplation qui renouvellent l'intelligence de l'expérience de foi fondatrice de l'Église.

Nous chercherons, au fil des textes, le sens donné par notre auteur aux expressions «Jésus misérable» ou «Jésus, Fils de Dieu fait homme de la misère», et leurs implications. C'est fondamentalement pour des raisons sotériologiques que le Père Wresinski affirme la solidarité de Jésus avec les êtres humains les plus dépourvus, jusqu'à partager leur sort de misère: l'être humain le plus misérable et le plus exclu se saurait-il sauvé par Jésus-Christ si celui-ci ne s'était identifié à lui? Nous verrons également comment s'exprime par là le mystère du Christ humilié, descendu aux enfers et sauveur, qui est à l'origine de la foi chrétienne. L'expression utilisée par le Père Wresinski, dirons-nous, traduit ce mystère dans le concret de l'histoire de Jésus. Enfin, de cette identification de Jésus aux plus pauvres, il découle que ceux-ci sont toujours et partout un lieu privilégié de la présence du Christ libérateur. C'est pourquoi nous croyons qu'en proclamant Jésus misérable, le Père Wresinski exprime avec une vigueur renouvelée la profondeur de l'abaissement de la deuxième Personne de la Trinité et le mystère du salut de l'humanité opéré dans cet abaissement même.

I. - L'affirmation: Jésus misérable

Pour le Père Wresinski la misère est une situation imposée à des hommes ou à des femmes et dans laquelle leur qualité d'être humain est niée.

> La différence entre pauvreté et misère est là. L'homme misérable est dans une situation insupportable, tenu pour quantité négligeable ou même pis: pour un être néfaste qui n'aurait jamais dû naître, alors qu'au plus profond de lui il sait qu'il est pourtant un homme[1].

Des hommes et des femmes y sont enfermés car les «moyens élémentaires de se sentir et de se montrer un homme» ne leur sont même pas laissés[2]. Cette situation est source de grande souffrance mais «tout manque, toute souffrance n'est pas pauvreté» (*PRVD* 74). En un mot, pour le Père Joseph Wresinski, la misère

1. J. WRESINSKI, *Heureux vous les pauvres!* Paris, Cana, 1984, p. 27 (cité *HP*).
2. ID., *Les pauvres, rencontre du vrai Dieu*, Paris, Cerf/Science et Service

est cette situation de pauvreté extrême où l'être humain n'a plus de quoi faire valoir sa propre dignité et en est même dépouillé.

Quand le Père Wresinski affirme que Jésus était misérable et qu'il est le «Fils de Dieu fait homme de la misère»[3], il entend donc bien dire que Jésus a partagé le sort des plus méprisés et des plus écrasés des hommes. Il reprend à sa manière ce que disait Isaïe du serviteur souffrant: «Il n'avait plus d'apparence humaine» (*Is* 52, 14). Il reprend ce que Jésus lui-même laisse entendre sur la croix lorsqu'il crie son abandon en prononçant les premiers mots du *Psaume 22*, où se dit la plainte du psalmiste: «Et moi ver et non pas homme, honte du genre humain, rebut du peuple, tous ceux qui me voient me bafouent...» (*Ps 22*, 7-8). Pour le Père Joseph, le Christ misérable est une évidence. Il en avait reçu confirmation de la bouche même du Pape Jean-Paul II: «L'Église... est l'Église du Christ, né misérable. Elle l'est inéluctablement par le Christ voué à la condition de misère»[4].

Pour comprendre la portée d'une telle affirmation, la contemplation du Christ misérable et une grande proximité avec les plus pauvres sont indispensables:

> L'Église garde, aujourd'hui comme hier, pour mission de se retrouver de plain-pied dans sa recherche des plus démunis... À cette tâche de l'Église... nous pouvons tous collaborer. À condition de progresser dans la contemplation du Christ misérable... À condition aussi d'être proche de ceux qui, de tout temps, incarnent la misère parmi les hommes (*HP* 78).

Mais si Jésus était misérable et en a fait le choix, qu'en est-il des nantis?

> Une lecture de l'Évangile conduisant à reconnaître dans toute sa majesté le Sauveur fait homme de la misère, quelle place laisse-t-elle aux nantis? «Si les pauvres sont l'Église, qui sommes-nous, nous les riches?», me demandait une amie. «Ne serions-nous pas l'Église?», m'écrivit une autre. La question n'est peut-être pas de savoir si nous sommes l'Église, mais si nous aimons l'Église des pauvres, celle du Christ misérable. L'aimons-nous de toutes nos forces, sommes-nous engagés envers elle?... Alors la question de savoir si nous sommes l'Église ne se pose plus... Notre Mère Église

---

3. Une première étude de ce thème a été faite par Th. MONFILS, *Le Père Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde. Sacerdoce et amour*, Namur, Culture et Vérité, 1994, p. 111-117. Mgr A. ROUET en a traité également à l'occasion d'un colloque à Chantilly; sa contribution, intitulée «L'Église et les plus pauvres», a paru dans *Colloque de Chantilly. Une spiritualité à partir du plus faible*, Paris, Éd. Quart Monde, 1994, pp. 75-100.

4. J. WRESINSKI, *Les pauvres sont l'Église*, Paris, Centurion, 1983, p. 220 (cité *PSE*). Cf. *HP* 78.

nous renierait-elle, si Dieu ne nous renie pas? Il ne faudrait pourtant pas oublier que Jésus-Christ aime tous les hommes. Il les aime parce qu'ils sont des hommes (*HP* 219-220).

Si donc le Christ choisit les plus pauvres c'est qu'il aime tous et chacun des hommes. Aimer l'Église, c'est donc aimer les pauvres comme le Christ, c'est en quelque sorte s'identifier à lui et donc être d'Église. La question posée est une fausse question.

Beaucoup, cependant, hésitent à reconnaître le Christ misérable. Le Père Joseph s'efforce d'en rendre compte. Le texte est long mais éclairant.

> Les hommes ont sans doute fait leurs arrangements avec l'Évangile en tous les siècles. Nous-mêmes avons appris à attribuer un caractère de plus en plus abstrait ou relatif à ces préceptes concrets et précis [proclamer les pauvres lumière du monde, agir en conséquence et non conduire les luttes au nom des opprimés]. Les pauvres ne peuvent pas le faire et je ne pense pas qu'ils le veuillent. Nos compromis sont rarement en leur faveur. De plus, Jésus est des leurs et ils ressentent nos compromis comme des injustices envers lui. C'est certain pour les plus pauvres, eux-mêmes lésés par nos moindres infidélités comme l'est Jésus-Christ. Nos artifices et demi-mesures ne demeurent jamais longtemps cachés devant eux. Ils sont catalyseurs, révélateurs de vérité. N'est-ce pas pour cela que les dossiers des familles du Quart Monde circulent si souvent de service en service, sans jamais aboutir? Personne ne peut dire oui à leurs demandes, personne n'ose avouer l'échec en disant non. Quand un fonctionnaire finit par refuser, il le fait avec véhémence: «Vous n'avez pas à réclamer, vous n'avez pas de droits». Obliger sans cesse les plus pauvres à prouver leurs droits, est la façon la plus pernicieuse de les empêcher de faire éclater la vérité sur nos communautés, notre société, nos systèmes, nos organisations et mouvements. Ceux-ci sont présentés en référence, les plus pauvres appelés à s'y conformer. Nous pouvons agir ainsi sur la base de l'arrangement néfaste, fait avec l'Évangile, d'admettre le Christ pauvre mais non pas misérable. Cela nous permet de reconnaître le service aux pauvres comme un dû, mais celui aux misérables comme facultatif, une vocation spéciale, voire marginale. Le Christ et les plus pauvres nous demandent de renoncer à de tels compromis (*HP* 227).

Le Père Wresinski met en lumière la nature du choix qui seul peut libérer les populations exténuées par la misère:

> Jésus misérable, c'est une passion à partager et on ne partage pas ses passions comme on partage ses biens matériels. «Là où est votre trésor, là aussi sera votre coeur», dit le Christ. Décidez où **vous placez votre trésor. Là aussi sera votre passion (*HP* 237-238).**

Le plus souvent, en effet, nous voulons libérer les pauvres en leur imposant nos manières de penser ou de faire, voire nos intérêts. Ils sont alors traités en objets. Seule une passion pour tout être humain en son humanité, nourrie de la passion pour Jésus misérable, peut réellement libérer les êtres humains les plus marqués par la misère.

Entrer dans ce choix demande un bouleversement de nos manières de voir et de penser, même religieuses. Joseph, l'époux de Marie mère de Jésus, un homme «instruit en affaires de religion», a dû lui-même se convertir à la réalité profonde de Jésus.

> Ce Jésus si fidèlement aimé, protégé et éduqué... se montrait en fin de compte si incompréhensible... Les croyants, n'est-ce pas lui, de génération en génération, s'imaginant sauvés pour se découvrir même pas encore convertis? Car qui de nous est vraiment converti à Jésus-Christ misérable, mourant sur la croix entre le bon et le mauvais larron (*HP* 267)?

Cette même conversion fut le passage obligé de Pierre, Jacques et Jean après l'annonce de la passion. Dans leur amour pour Jésus, elle leur permit de continuer à le suivre, malgré l'incompréhension et la peur: «C'est cette foi-là qui nous est proposée, aujourd'hui. La foi en la personne de Jésus. La certitude qu'il est le Fils de Dieu qui se fit misère pour que tout misérable le reconnaisse» (*PRVD* 82). Grandir dans cette foi ne va pas sans un long apprentissage auprès des plus pauvres. En nous nourrissant des miettes qui tombent de leur pauvre table, nous découvririons que le Seigneur était, comme les pauvres, un «Messie de pauvre allure» (*PRVD* 94). «Dieu, ajoute-t-il, nous a envoyé un pauvre, qui au terme de sa mission apparut comme une miette d'homme» (*ibid.*).

Au coeur de la foi chrétienne, il y a donc le «Fils de Dieu fait homme de la misère» (*PRVD* 121). Sous ce titre, le Père Joseph éclaire le sens qu'il donne à l'identification entre Jésus et «homme de la misère», le sens de ce choix de Dieu pour le salut des hommes:

> Eux [les misérables] n'ont pas de doute non plus sur le sens et la consistance du pain et du vin. Pour eux, nos discussions sur la transsubstantiation sont aussi nulles et non avenues que nos débats sur les avantages respectifs qu'il peut y avoir à nourrir les pauvres ou à les rendre eux-mêmes producteurs d'aliments. Si Jésus-Christ n'était pas présent dans l'Eucharistie, son corps vraiment donné tous les jours à nouveau, quelle différence entre le pain de vie et le pain donné à la cantine? L'Eucharistie, surplus de Dieu et non Dieu lui-même, quelle différence avec le secours de la mairie? Si le

corps du Christ n'était pas le pain et le vin, à tout instant et pour tous, Jésus-Christ ne serait pas le Fils de Dieu fait homme de la misère pour, jusqu'à la fin du monde offrir à son Père toutes les souffrances de l'humanité. Et *s'il ne l'était pas dans l'éternité, sa vie sur terre n'eût été qu'un geste symbolique, une belle histoire divine, pour ne pas dire l'artifice d'un bon pédagogue* sachant illustrer son enseignement. [C'est nous qui soulignons.]

Or, l'expérience des plus pauvres leur dit que tout cela n'eût pas été libérateur pour eux... Ils comprennent pourquoi aucun don n'a de sens libérateur s'il n'est conséquence du don de soi. Offrir le poisson ou apprendre aux affamés à confectionner le filet pour prendre le poisson eux-mêmes, tout cela apparaît également vain si «la main de celui qui donne demeure au-dessus de la main de celui qui reçoit» comme disent nos amis d'Afrique...

Pour les très fatigués, si Jésus n'était pas venu pour rester de la façon la plus tangible, ou serait le salut? Mais ils savent aussi ce qui est si difficile à comprendre pour les nantis, à savoir que si Jésus avait gardé uniquement le rang qui l'égalait à Dieu, il n'eût jamais pu être une présence libératrice. Il eût été un don oppressant, un pain étouffant. Le don du Fils fait homme est tout autre chose *parce qu'il s'est livré*. Le corps partagé est celui d'un pauvre qui a peiné, qui a été outragé, torturé. Le Fils a partagé le pain des pauvres, la douleur des humiliés. Il s'est livré aux hommes comme les plus pauvres leur sont livrés. En recevant le pain de vie, c'est ce Frère des opprimés, un opprimé lui-même, qu'ils accueillent. Je ne pense pas que Jésus-Christ ait pu entrer dans leur vie autrement. Un Dieu qui serait resté dans sa gloire, demeuré impassible, n'eût pas été supportable pour les familles désespérées. Pas plus que notre propre présence ne leur est longtemps supportable, si nous demeurons ceux qui savent, ceux qui peuvent et qui donnent.

Le Christ qui ne fait pas don de biens du monde, mais don de soi; le Pain, corps divin qui a accepté de s'humilier, d'être bafoué et conspué; Dieu qui continue désormais à travers le monde à se laisser réduire à l'état de misère; Jésus-Christ pauvre, non parce qu'il a souffert, mais parce qu'il a souffert injustement; Jésus-Christ, la main qui offre le pain à plus pauvre encore que soi... Jésus, non pas chômeur, peut-être même pas un chômeur en fin de droits, mais par choix un assisté de toujours, un homme sans droits qui pouvait devenir la proie de sa propre société. Jésus, l'assisté de Joseph d'Arimathie, de Véronique, Jésus écrasé par une société qui lui a retiré toute espérance de combattre ce qu'il subit (*PRVD* 125-126).

La réalité universelle du salut implique donc d'affirmer et de proclamer Jésus «misérable» et «Fils de Dieu fait homme de la misère». Le salut de Dieu, la libération de l'homme n'est pas un

don «extérieur», comme le serait seulement un pain ou un vêtement donné par compassion, ni une pédagogie qui montrerait à l'homme comment se libérer. La libération authentique est reconnaissance de la valeur absolument unique de tout homme, elle le met debout et en fait un partenaire à égalité, elle l'atteint au plus profond de son intériorité. Pour l'être qui ne compte aux yeux de personne, le fait que Jésus se livre aux hommes jusqu'à partager l'exclusion du plus pauvre — et à en mourir — fait de lui un frère. Seuls, ceux qui souffrent de cette exclusion peuvent savoir ce que signifie d'être rejeté par la plupart des hommes, et d'être reconnu malgré tout par quelqu'un. C'est ce que nous disent les hommes et les femmes de la misère, partout dans le monde. Seuls ils savent ce que peut signifier pour Jésus de se livrer ainsi. Il faut sans doute ajouter que cela est vrai pour la part blessée de chaque être humain. La peur qui nous saisit face à l'homme misérable ne viendrait-elle pas de ce qu'il nous révèle des parts cachées de nous-mêmes que nous ne voulons pas reconnaître ou que nous ne reconnaissons qu'à grand-peine? Si cela est vrai, chaque être humain peut se sentir et se savoir libéré par l'humiliation du Fils de l'homme.

Le Père Joseph poursuit la réflexion séculaire de l'Église sur le coeur de sa foi et met en évidence avec force la convenance théologique de l'identification du Christ au plus pauvre.

II. - Jésus misérable, expression historique de la kénose

1. Jésus misérable, condition de l'universalité du salut

Le Père Joseph, nous l'avons vu, n'ignorait pas qu'affirmer Jésus misérable pose des questions: «Jésus, un misérable, est-ce vraiment sûr?» (*HP* 152). Il écrivait alors:

> Je ne prétends pas [y] répondre. Je n'ai pas à prouver que Jésus naquit, vécut et mourut en homme de la misère. Je le crois, mes yeux le voient, mes oreilles l'entendent dans l'Évangile... Je ne puis faire oeuvre de théologien ni de philosophe. Je dois aux plus pauvres de rendre compte de la façon dont ils m'ont appris à lire l'Évangile et à aimer Jésus... Je peux porter témoignage, non pas présenter de preuves (*ibid.*)[5].

En d'autres termes, la conviction du Père Joseph est née de sa foi éclairée par la connaissance intime de l'expérience de vie des

---

5. Le Père Wresinski s'en explique longuement dans *HP* 15-25.

plus pauvres acquise au long d'une vie partagée au jour le jour avec eux. Elle est, pour lui, le fruit d'une lecture de l'Évangile faite à l'école des plus pauvres. Lui-même en est témoin: pour beaucoup d'entre eux qui l'ont rencontré, Jésus est bonne nouvelle de salut et de libération pour tout homme et toute femme, est cette libération en lui-même. Il atteste qu'ils reconnaissent Jésus comme un des leurs[6].

Cette reconnaissance ne va pas de soi, le Père Joseph en est bien conscient. Après avoir rappelé que la divinité incarnée dans la condition d'homme de Jésus est le plus profond des mystères, il évoque la peur qui saisit tout être humain à considérer comme frères des hommes rongés par la misère. Et il continue:

> Y a-t-il d'autre alternative que de faire confiance au Christ qui avait prévu nos «frayeurs»? Me fier à ses paroles m'a permis de prendre à la lettre, aussi, les paroles des familles du Quart Monde. Je disais déjà leur question permanente: «Comment voulez-vous qu'ils comprennent, eux qui n'ont pas vécu ce que nous avons vécu?» Pour elles, Jésus a compris parce qu'il a vécu leur condition. Devant lui, elles parlent comme ces hommes et ces femmes du Guatemala: «Nous souffrons, mais jamais nous ne souffrirons autant que lui. Nous sommes avec lui mais, même nous, ne pouvons pas comprendre». Or, ce sont des hommes et des femmes tellement épuisés par la misère que nul ne songe plus à leur proposer de participer au développement, ni même à la révolution ou à la guérilla. Nous rendons-nous compte de ce dont nous privons ces plus pauvres en laissant dire que le Christ aurait conservé pour le moins la sécurité d'appartenir à un autre milieu, d'être d'un autre rang dans le monde? Sans Jésus fait homme misérable, eux demeurent des marginaux. On dira d'eux que le Christ les a sauvés, eux aussi, par extension, et non pas eux d'abord et, grâce à eux, toute l'humanité (*HP* 153-154).

Ayant remarqué que, ce faisant, nous leur infligerions une ultime spoliation et les considérerions à nouveau comme des sous-hommes, le Père Joseph achève son raisonnement:

> En venant dans le monde, le Christ a établi des priorités et, même, des préférences. Sommes-nous certains de ne pas les renverser? Pour ébranler nos échelles sociales, Jésus se plaça-t-il sur un bas échelon seulement? Ou se tint-il, dès sa naissance, au pied de l'échelle, parmi cette humanité jugée coupable parce qu'elle faisait peur? (*HP* 154).

---

6. «J'ai été rejeté comme un Christ», nous a dit un jour un homme très pauvre. L'accès à une église lui avait été refusé, une nuit de Noël, parce qu'il y entrait au sortir du travail sans avoir pu se changer.

Si le Père Joseph affirme que Jésus fut misérable, ce n'est donc pas pour des raisons historiques, mais parce que, pour les plus misérables des hommes, frères de Jésus-Christ, c'est une condition théologique essentielle à l'universalité du salut: si Jésus n'était pas le plus pauvre, s'il n'avait pas partagé la condition des plus pauvres, comment pourrait-il être leur salut, leur libération?

2. Une perception approfondie de l'expérience de l'Église

Le Père Wresinski, grâce à sa propre expérience de la misère et à celle des familles qu'il a côtoyées, nous invite donc à saisir toute la signification de l'humiliation du Christ. Il donne une force particulière au texte de l'épître aux Hébreux: «Aussi devait-il en tous points se faire semblable à ses frères, afin de devenir un grand prêtre miséricordieux en même temps qu'accrédité auprès de Dieu pour effacer les péchés du peuple» (*He* 2, 17). L'universalité du salut, affirme ce verset, suppose que le Christ fut semblable aux hommes, ses frères, «les plus petits» (*Mt* 11, 25).

Saint Bernard a utilisé ce texte pour développer un raisonnement analogue. Pour que nous puissions donner au Christ notre confiance et nous abandonner à sa compassion, il fallait qu'il soit «*semblable en toutes choses à ses frères*... Il a voulu souffrir, être tenté et *s'assujettir à toutes les misères humaines* [c'est nous qui soulignons] à l'exception du péché [c'est-à-dire être rendu semblable à ses frères en toutes choses] afin d'apprendre par sa propre expérience à compatir et avoir pitié de ceux qui sont dans la souffrance et la tentation»[7].

Le Père Joseph, nourri de son expérience personnelle de la misère et de celle des plus pauvres, va au bout de la réalité de

7. Saint Bernard veut montrer que «Jésus-Christ, sagesse de Dieu, a appris la miséricorde» en se faisant semblable en toutes choses à ses frères. Il précise que pour lui «ces paroles se doivent tellement rapporter au chef, qu'on ne peut nullement les accommoder au corps [l'Église]». Il en conclut: «Ce nous a été un nouveau sujet de confiance en lui, en ce que par cette sorte de connaissance de la misère, celui duquel nous étions extrêmement éloignés s'est approché plus près de nous. Et de vrai, comment aurions-nous osé nous approcher de lui, s'il fût toujours demeuré dans son impassibilité? Mais maintenant l'Apôtre nous exhorte à nous présenter avec confiance devant le trône de grâce de celui que nous connaissons avoir souffert nos langueurs, et enduré nos douleurs, comme le dit le prophète Isaïe (*Is* 53), et que nous ne doutons nullement avoir de la compassion pour nous après les choses qu'il a endurées en sa personne» (Saint BERNARD, *Des degrés d'humilité*, ch. III, dans *Textes choisis et présentés par Étienne Gilson*, Paris, Plon, 1949, pp. 108-110). Saint Bernard n'a pas seulement en vue ici des souffrances intérieures ou morales, il s'agit bien aussi de «nos langueurs», de «nos douleurs», de toutes nos misères humaines. Il considère toute **la souffrance des hommes en disant d'elle que Jésus l'a éprouvée**

l'Incarnation et pousse l'argument jusqu'à ses conséquences ultimes. Il déploie alors les implications concrètes de la kénose du Christ telle qu'en parle saint Paul dans l'hymne de la lettre aux Philippiens (*Ph 2*, 6-11). En cela il fait montre, avec les plus pauvres, d'une profonde intelligence théologique. Il est ainsi conduit à découvrir dans l'Évangile le Christ solidaire des plus pauvres. Il le fait avec beaucoup de réalisme.

3. Une lecture réaliste de l'Évangile

Le regard du Père Joseph, formé par une longue fréquentation des pauvres et des miséreux reconnaît immédiatement dans l'Évangile ce qu'a pu être la réalité du vécu de l'homme Jésus. Lorsque la Trinité décide l'Incarnation[8], elle choisit pour le Fils une manière bien précise d'être homme. Dans ce choix, elle manifeste où vont ses préférences. Jésus est un juif galiléen fervent mais pauvre. Son expérience d'enfant, d'adolescent et de jeune adulte en a dû être particulièrement riche. La famille et le lieu où il est né et a grandi lui ont fait percevoir la misère et la souffrance des pauvres et des très pauvres. Ils ont fait de lui l'un d'eux. Le milieu galiléen[9] l'a mis en contact avec d'autres manières de vivre que celle des juifs. Sa famille et la fréquentation de la synagogue l'ont initié à l'histoire de son peuple et ont façonné sa vie spirituelle. Ces trois éléments ont sans doute formé l'homme Jésus à sa foi profonde et libre. Profonde, car nourrie de l'expérience des pauvres de Yahvé et des Écritures; libre, parce que constamment soumise à la confrontation des idées et des pratiques véhiculées par les voyageurs, les marchands et les non-juifs, nombreux en Galilée.

Cette profondeur et cette liberté se manifesteront constamment au cours de sa vie publique. Les Évangiles témoignent de l'intensité de sa prière, de sa connaissance de l'Écriture et de sa capacité de débattre avec les rabbins. En même temps, ils nous montrent un Jésus totalement libre dans sa pensée et ses manières de faire: il met l'être humain avant quelque règle que ce soit. Plus précisément, la règle est, pour lui, au service de l'homme: «le sabbat est fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat» (*Mc 2*, 27).

---

8. Cf. IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, n° 102.

9. Pour ce qui concerne la connaissance du milieu galiléen au I^er^ siècle de notre ère, cf. G. VERMES, *Jesus, the Jew*, London, Fontana/Collins. 1976; M. AVI-YONAH, «Historical Geography», dans S. SAFRAI, *The Jewish people in the first Century*, Amsterdam, Van Gorcum, 1976; G. THEISSEN, *Le christianisme de Jésus. Ses origines sociales en Palestine*, Paris, Desclée, 1968.

L'origine galiléenne, pauvre et rurale a fait de lui un juif pieux et libre qui sera mal considéré par les autorités de Jérusalem et par les Pharisiens. Il s'attache, en effet, davantage à l'homme ou à la femme qui souffre qu'aux pratiques rituelles. «C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice» (*Mt 9*, 13)[10].

L'expérience du Père Wresinski lui a permis de trouver ces conditions de la vie de Jésus, éclairées et confirmées par les autres données historiques disponibles, dans les évangiles. Elle lui a permis de les intérioriser, de peser le poids de réalité qu'elles signifient et d'en dégager le sens christologique. Il le fait, non en savant, mais en pasteur soucieux de fonder les intuitions que son expérience de la grande pauvreté faisaient naître en lui[11]. Pour lui, les conditions historiques qui ont fait de Jésus un homme pauvre et lui ont permis de se solidariser avec les plus pauvres appartiennent à l'essence de l'annonce évangélique.

Ces conditions ne seraient-elles pas, en effet, l'expression historique du mystère du Christ libérateur de tous les hommes par son humiliation et sa glorification? Bien que le Père Wresinski ne l'ait pas exprimé de cette manière, ce qu'il a dit du Christ eucharistique nous invite à le faire. Dans sa méditation du Jeudi Saint, le Père Joseph dit, en effet, de Jésus qu'il est misérable dans l'acte où il est totalement livré aux hommes comme le sont les plus pauvres. Ici apparaît une réminiscence de l'hymne aux Philippiens: «Si Jésus avait gardé uniquement le rang qui l'égalait à Dieu, il n'eût jamais pu être une présence libératrice» (*PRVD* 126). Le Père Wresinski parle là du Fils de Dieu fait homme de la misère dans le mouvement même de saint Paul.

Nous voudrions montrer maintenant ce lien intime entre l'abaissement salvifique du Christ et l'extrême misère, puis mettre en évidence comment le triomphe du Christ sur le mal est présent dans la vie des plus pauvres. Cela permettra de mieux saisir, sans doute, où nous entraîne le Père Joseph dans sa contemplation du Fils de Dieu fait homme de la misère.

---

10. Joseph MOINGT parle de «l'intensité de la relation qu'il nouait avec les exclus» et de celui qui «défendait la cause des opprimés, se faisait le partenaire de ceux qui n'avaient pas d'interlocuteur, et rendait la parole à ceux qui en étaient dépossédés» (*L'homme qui venait de Dieu*, Paris, Cerf, 1994, p. 47).

11. Les témoins de sa formation au séminaire, de ses premières années de ministère sacerdotal et de son action comme fondateur du mouvement ATD Quart Monde parlent du travail acharné qu'il a consacré à s'instruire, et du souci d'information exacte et sûre qu'il a manifesté tout au long de sa vie. De nombreux témoignages et archives recueillis à la Maison Joseph Wresinski le mettent en lumière. Cette histoire devra être écrite un jour.

4. Le triomphe du Christ fait péché, descendu aux enfers

Dans et par son incarnation, le Fils se fait médiateur entre Dieu et les hommes en étant médiation dans sa personne; c'est le sens du dogme de Chalcédoine. Il prend donc la condition humaine dans laquelle «il a été éprouvé en tous points, à (notre) ressemblance, excepté le péché» (*He 4*, 15). Il «a été fait péché pour nous», affirme saint Paul (*2 Co 5*, 21), et a assumé la part infernale de l'homme: «Il est descendu aux enfers», affirme le Symbole des Apôtres[12]. Cette descente aux enfers n'exprime-t-elle pas la communion du Christ avec les hommes jusque dans la conséquence de leur péché, sans qu'il ait péché lui-même? Le message n'est-il pas celui-ci: l'universalité du salut suppose que, dans son incarnation, le Christ assume toute la condition humaine, y compris la défiguration et l'enfermement qu'y provoque le péché, étant lui-même «fait péché»? C'est là, et là seulement, que le triomphe sur le péché est entièrement assuré. Le Père Joseph l'entend bien ainsi:

> «Il descendit aux enfers.» Jésus est allé rencontrer l'Anti-Christ, affronter le contraire absolu de la volonté de Dieu, la négation de Dieu lui-même. Jésus qui avait dit: «Je suis le chemin, la vérité et la vie», alla dans le Néant, dans le Royaume de tout ce qui tue la vie, qui est mensonge et haine de l'homme et de Dieu... Quand maintenant un homme ou une femme me dit: «Chez nous, c'est l'enfer», quand je vois une famille vivre une situation infernale, pour le moins ai-je la certitude que le Christ est revenu de l'enfer et que la solution existe... Et je crois comprendre qu'en descendant dans les ténèbres, Jésus acheva sa mission en sauvant aussi les nantis, les oppresseurs, ceux qui savent ou ne savent pas ce qu'ils font en torturant les malheureux. Sans cette descente dans l'innommable horreur, tous les hommes n'auraient pas été sauvés, l'amour de Dieu ne serait pas allé jusqu'au bout de l'anéantissement (*PRVD* 140-141).

Ce texte évoque pour nous la réflexion que Hans Urs von Balthasar reprend de Nicolas de Cuse. Balthasar voit le Christ du Samedi Saint «au nombre des *refa'im*, des 'privés de force'», dans un état de «faiblesse extrême [qui] ne fait qu'un avec le pur péché en tant que tel, non plus le péché qui s'attache à l'homme particulier, le péché incarné dans des existences vivantes, mais le péché abstrait de cette individuation, contemplé dans sa réalité nue en tant que péché». Dans cet état où le Christ est amorphe et qui

---

12. Cf. *1 P 3*, 19. Voir à cet endroit la note de la *BJ* sur les diverses interprétations de la prédication du Christ aux «esprits en prison».

«est alors précisément le produit de la souffrance active de la croix, *...le Rédempteur mort dans le shéol infernal ne contemple réellement rien d'autre que son propre triomphe*, mais cela non dans l'éclat de la vie de ressuscité — car comment celui qui est éveillé à la vie éternelle pourrait-il posséder un point de contact avec ce chaos?—, mais *dans l'unique état qui permette un tel contact immédiat: dans la privation absolue de vie qui affecte la mort*»[13]. (C'est nous qui soulignons.) Par cet état, le Christ est salut pour tous les hommes.

> Si le Christ n'a pas souffert seulement pour les élus mais pour tous les hommes, il a de ce fait assumé leur non eschatologique à l'égard du salut survenu en lui... Cette expérience [éprouver la peine des damnés dans la descente aux enfers] n'a pas besoin d'être autre chose que ce qu'implique une solidarité réelle avec les habitants d'un shéol que n'éclaire aucune lumière rédemptrice: car toute la lumière rédemptrice provient uniquement de Celui qui est solidaire jusqu'au bout. Et il peut la communiquer parce qu'il y renonce pour les autres[14].

Dans l'abaissement absolu de sa mort, conséquence du péché des hommes, dans cette identification à la «réalité nue» du péché — c'est-à-dire l'essence même du refus de l'Amour qu'est Dieu (cf. *1 Jn 4*, 8.16) —, le Christ, Fils de Dieu fait homme, réalise et établit le triomphe de l'humanité sur la mort et le péché, il rétablit définitivement le lien de l'amour.

5. Les implications historiques de l'incarnation et de la kénose

À cette descente aux enfers, à ce point ultime de l'abaissement du Christ «fait péché», où il triomphe du péché, à ce mystère même de l'être du Christ sauveur, ne doit-il pas correspondre une réalité historique? Ce que la foi des apôtres affirme de l'être de Jésus mort — et qui reste le Fils incarné jusque dans sa mort[15] —, ne devrait-il pas être présent dans l'épaisseur historique de son existence, sous peine d'être «l'artifice d'un bon pédagogue» (*PRVD* 125)?

Le Père Joseph, en effet, fait entendre que, dans l'histoire, la situation de misère est précisément celle des «privés de force», la situation de ceux qui se trouvent dans un état de faiblesse

---

13. H.U. VON BALTHASAR, *Pâques, le mystère*, Paris, Cerf, 1981, p. 165-166. À cet endroit l'auteur renvoie à A. VON SPEYR, *Kreuz und Hölle*, imprimé à usage privé, Einsielden, 1966.
14. *Ibid.*, p. 165.
15. *Ibid.*, p. 161-170.

extrême au point de ne plus avoir les moyens de défendre, ni même d'affirmer, leur dignité d'homme, la situation de ceux dont la vie est un enfer. De cet état de faiblesse, tous les hommes portent une part de responsabilité. «La misère, disait-il, est l'oeuvre des hommes[16].» Les plus pauvres et les exclus, les plus souffrants, n'ont-ils pas à porter, en effet, plus que d'autres, le poids des égoïsmes individuels et collectifs qui sont à l'origine des injustices et des incompréhensions qu'ils subissent? Ne souffrent-ils pas davantage des péchés commis par tous les hommes? Dans cette perspective, la situation de misère n'est-elle pas, dans l'histoire, le péché de l'humanité — en entendant ici péché au sens où saint Paul dit du Christ qu'il a été fait péché pour nous[17], au sens où Balthasar parle de cette réalité nue du péché engendré par la liberté des hommes? La situation de misère n'est-elle pas l'expression visible de la destruction intérieure que le péché opère dans l'homme pécheur lui-même? Si cela est vrai, alors apparaît le sens de l'incarnation du Fils dans un milieu pauvre et souffrant de l'exclusion; apparaît la signification christologique et sotériologique de la relation privilégiée que le Christ a nouée avec les pauvres et les plus pauvres, de l'identification à eux proclamée en *Mt 25* et vécue sur la croix. Le choix d'assumer la totalité de l'humanité et les conséquences du péché des hommes jusqu'à en être «fait péché», conduit la seconde Personne de la Trinité à prendre chair en un lieu où cette assomption serait claire historiquement. Si la situation de misère est dans l'histoire le péché de l'humanité, au sens où nous l'avons entendu jusqu'ici, le Fils pouvait-il s'incarner autrement qu'en devenant le «Fils de Dieu fait homme de la misère»[18]?

L'insistance de Joseph Wresinski à mettre cette réalité en évidence prend alors tout son sens. «Le Christ, écrit-il, allait non pas libérer les plus faibles mais être, lui-même, leur libération» (*HP*

16. Pendant des années, les enveloppes du courrier qu'il signait portaient au bas à gauche: «La misère est l'oeuvre des hommes. Seuls les hommes peuvent la détruire».

17. Les très pauvres expriment cela d'une autre manière: «Ce n'est pas de vivre dans la misère qui est une honte, c'est la misère qui est une honte».

18. Parler de la condition sociale à attribuer à Jésus dépasserait le cadre de cet article. Rappelons simplement quelques données évangéliques. Les premiers à accueillir Jésus à peine né furent des bergers, très mal considérés et exclus par leurs concitoyens en ce temps. Sa famille connut l'exil en Égypte et habitait Nazareth, un village dont on se demandait s'il pouvait en sortir quelques chose de bon. Durant toute sa vie publique, les autorités ne cessèrent de lui reprocher ses fréquentations avec ceux et celles qu'elles excluaient, prostituées, publicains et pécheurs... Il meurt enfin entre deux brigands de droit commun, hors de sa ville, exclu par son peuple. (Cf. aussi *HP* 15-25.)

57). «Lui-même [Jésus] est le programme proposé et sa vie, ses gestes en sont la première réalisation» (*HP* 149). «Le salut, c'est Jésus lui-même» (*PRVD* 101). Après avoir longuement expliqué comment les pauvres, en entendant les béatitudes, devinrent «heureux et capables de se montrer tels 'à cause de Jésus', parce qu'il s'était révélé à eux et qu'ils avaient cru en lui» (*HP* 208), le Père Joseph ajoute:

> Cette révolution parmi les pauvres, seul le Christ peut la proclamer, puisqu'il l'a accomplie lui-même. Puisque fils de pauvres, lui-même n'a pas pris ses distances d'avec les misérables. Sans cela, il eût pu être crédible aux yeux des nantis peut-être, mais non pas convaincant pour la foule sur la montagne (*HP* 212-212).

Jésus, en effet, «ne s'est pas livré à un jeu... il n'a pas fait semblant d'être misérable et... il est vraiment mort sur la croix comme un esclave» (*PRVD* 130-131). Dans l'histoire, Jésus partage le sort des plus misérables, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui portent le poids du péché de tous les hommes — les leurs y compris. C'est pourquoi sa mission messianique est crédible aux yeux de ceux et celles qu'aucun raisonnement ne viendra jamais convaincre, et qui ne seront jamais convaincus du salut et de la libération des pauvres à moins qu'un des leurs ne les ait vécus. La réalité de la situation vécue historiquement par Jésus au plus intime de sa personne dans sa solidarité et son identification aux plus pauvres révèle la réalité de son être christique: il est le Messie qui libère tous les hommes du mal en en assumant les conséquences ultimes. Cette réalité s'accomplit dans sa mort, sa descente aux enfers et sa résurrection[19].

> Nous n'aurions pas pu tenter d'imaginer l'immensité de l'amour de Dieu si nous n'avions pas rencontré Jésus pauvre se compromettant avec les plus méprisés et allant vers la mort, à cause d'eux, afin de sauver tous les hommes (*PRVD* 103).

En d'autres termes, le Christ sauve les hommes, tous les hommes, en étant fait péché pour eux. Or nous pouvons dire que, dans l'histoire, le péché est en quelque sorte visible et présent dans la situation des hommes et des femmes vivant dans la misère, car celle-ci est le fruit de l'égoïsme des hommes[20]. Si le

---

19. On en trouve en saint Jean une autre expression: «Jésus dit: 'C'est achevé (accompli)', et inclinant la tête il livra l'esprit» (*Jn 19*, 30).

20. Il ne s'agit pas ici de moraliser mais de percevoir le sens de la situation de misère dans l'humanité. L'action des hommes a des effets dans la réalité, qu'elle marque de manière indélébile. La situation de misère est un de ces effets. Nous **avons vu (cf. n. 17) comment les personnes très pauvres expriment cela. «Le plus bouleversant dans leur misère, écrit le Père Joseph, comme dans**

Christ sauve tous les hommes en étant «fait péché» pour nous, peut-il donc être homme, historiquement, sans s'identifier à ceux qui portent dans leur chair la trace du péché de tous les hommes, sans être réduit à leur situation? Telle est, nous semble-t-il, l'expérience spirituelle profonde du Père Joseph Wresinski, une expérience qu'il a vécue grâce à l'Église et en elle. Tel est le message le plus personnel qu'il lui transmet lorsqu'il affirme avec tant d'insistance que Jésus était le Fils de Dieu fait homme de la misère pour le salut de tous les hommes[21].

Il y avait, pour lui, la plus grande urgence à faire part de ce message aux pauvres, comme l'avait fait Jésus. C'est en fait le seul qui puisse les réjouir et les mettre debout en libérant en eux les capacités de vivre la justice et la fraternité auxquelles ils aspirent quels que soient leurs fautes, leurs échecs et leur impossibilité, même, de les mettre en oeuvre de manière efficace et durable.

III. - Les plus pauvres, présence du Christ

Cette manière de vivre le mystère de l'incarnation du Verbe a une autre conséquence. Balthasar écrivait que «le Rédempteur mort, (fait péché), dans le shéol infernal ne contemple rien d'autre que son propre triomphe... dans l'unique état qui permette un tel contact immédiat: la privation absolue de vie qui affecte la mort». Or qui donc, dans l'histoire, vit précisément cette privation d'humanité et, à la limite, de vie, sinon ceux et celles qui vivent dans la misère, survivants plus que vivants? Plus précisément, quelle situation humaine s'approche le plus de celle du Christ mort aux enfers sinon celle de la misère? Mais si, en s'incarnant dans la pauvreté, le Christ épouse la condition des

---

celle de notre Seigneur, est la peine indicible de souffrir injustement par la main, par le mépris et par la haine de leurs frères» (*PRVD* 139).

21. Des auteurs contemporains reprennent la même argumentation et voient dans le fait pour le Christ d'être «sans péché» la capacité pour celui-ci d'être pleinement disponible aux pécheurs, accueillant à tous ceux «que la société de (son) époque déclarait pécheurs, les exclus, les impurs, les publicains, les prostituées... Sur la croix, l'ami des pécheurs vit jusqu'au bout le sort du pécheur, subit son abandon total et meurt de la mort du pécheur maudit. Il devient ainsi péché, se trouve identifié au péché dans toute son aliénation. Mais cette solidarité, parce qu'elle va jusqu'au bout, jusqu'à s'identifier avec le péché lui-même, se retourne en libération — la destinée du pécheur est assumée; la malédiction du maudit devient libération... Le pécheur peut recevoir sa condition limitée comme le lieu d'une vie nouvelle» (P. BÜHLER, *Vraiment homme?* dans *Lumière et Vie* 210 [1992] 13-14. L'auteur dit s'inspirer de G. EBELING, *Dogmatik des christlichen Glaubens*, vol. II, Tübingen, Mohr, 1979, p. 177-209).

plus pauvres, leur avilissement et leurs souffrances, alors il assume également leur triomphe sur cet avilissement, bien plus, il le fonde. Cette victoire s'exprime dans les aspirations des pauvres à la justice et à la fraternité, dans leurs efforts jamais abandonnés pour affirmer leur humanité. Joseph Wresinski le note:

> L'homme, dans sa contemplation de la résurrection du Christ, ne se laisse pas oublier ni insulter à l'infini. Il reprendra ses droits d'une façon ou d'une autre. De façon violente, irraisonnée ou inefficace peut-être, mais là n'est pas la question. La question n'est-elle pas de savoir si nous-mêmes avons confiance qu'il ressuscitera, de savoir si nous serons là comme témoins, parce que la Résurrection, tout comme la souffrance, doit être partagée pour devenir salut des hommes (*PRVD* 149).

C'est au creux même de la misère que s'exprime le triomphe du Christ sur la mort et le péché; par la force de son amour manifesté dans sa mort et sa résurrection, il rend désormais possible la réalisation des aspirations des plus pauvres pour l'humanité entière. Dans les efforts et les gestes de sursaut d'humanité des plus misérables, le Père Joseph lit la présence du Christ ressuscité:

> Ni pour les familles ni pour moi, la Résurrection ne pouvait se réduire à une idée réconfortante, à une promesse de consolation à venir seulement. Pour supporter de les voir souffrir comme avait souffert ma mère, pour croire qu'elles puissent s'arracher à leur condition, je devais voir et toucher, en elles, le Christ ressuscité. Comme saint Thomas qui avait refusé en tout son être l'humiliation de son Seigneur et qui voulut voir et toucher. Et de toutes façons, comment pouvais-je être croyant et prêtre sans voir Jésus-Christ ressuscité toujours sur mon chemin? Peut-être le voit-on mieux au coeur de la misère? Les familles des cités me le font rencontrer à tout instant. Elles me montrent que la misère ne peut pas vraiment venir à bout de l'homme. Et qu'elle vient par contre, tôt ou tard, au bout des égoïsmes et des haines, de la sottise et de l'orgueil de ceux qui permettent son oeuvre destructrice (*PRVD* 147).

Dès lors, ces aspirations qui sont au coeur de l'homme, quelles que soient ses blessures et sa misère, et ces gestes que posent les plus démunis pour les réaliser, prennent sens. Ils sont le lieu concret où l'humanité doit se ressourcer pour trouver, à chaque moment de son histoire, le chemin de la paix, de la justice et des relations authentiquement humaines entre les hommes. En d'autres termes, interroger le plus pauvre est une nécessité incontournable dès lors que l'on veut créer un monde plus humain.

Cela est indispensable pour un chrétien, parce que dans ces aspirations et ces gestes est présente la force du Christ ressuscité.

Bien plus, le plus pauvre est aussi pôle de rassemblement et de communion[22]. En ce sens, il est, en tout lieu et toute circonstance, non seulement maître à penser mais comme le «sacrement» du Christ bafoué, mis à mort et vivant. Il est la présence concrète, aujourd'hui, du Christ crucifié et glorieux, vainqueur du monde, au coeur de la méditation de saint Jean, du Christ ressuscité portant la trace des clous et du coup de lance. Il l'est, nous dit le Père Wresinski, parce que la Trinité a choisi ce chemin pour nous dire, par et dans le Verbe incarné, qui est Dieu et quel est son amour pour les hommes. Dieu a voulu et veut nous parler de lui-même dans le Christ vivant la vie des pauvres, se nourrissant de leur expérience de vie, parlant avec leurs mots, refusant de toutes ses forces la souffrance, l'exclusion, l'avilissement de l'homme et posant les gestes de ce refus: gestes de relèvement (guérisons) et de rassemblement des hommes (multiplication des pains). Il n'a pas voulu d'autre langage. Là résident l'honneur et la gloire des pauvres et le fondement de l'attention aux pauvres qui court à travers toute l'histoire de l'Église, malgré ses limites et ses fautes sur ce terrain. L'Église l'exprime aujourd'hui par l'«option préférentielle pour les pauvres». Sans doute n'y a-t-elle jamais été pleinement fidèle. Peut-être est-ce une manière pour elle de vivre la condition des pauvres avec tout ce que cela comporte d'humiliation et de souffrance. Peut-être est-ce aussi ce qui lui permet de rester à jamais dans l'attente, la louange et le service de Celui qui «s'est livré pour elle» (*Ep 5*), son époux, et se rend présent à elle dans les plus pauvres.

Le Père Joseph Wresinski entraîne ainsi fort loin. Il rappelle, par sa vie, son action et sa prédication, le réalisme de l'incarnation du Christ parmi les pauvres et celui de son choix des plus pauvres. Il laisse deviner la signification qui en découle pour le salut du monde. Il fait saisir que la résurrection est à l'oeuvre dans le monde lorsque des hommes s'engagent aux côtés des plus pauvres pour que se réalisent leurs aspirations à la justice et à la fraternité, aspirations dont la misère empêche la mise en oeuvre efficace et même, souvent, la venue à la conscience claire. Au nom même de l'incarnation du Fils, les effets de la résurrection, comme ceux du péché, s'expriment dans des actions réelles à l'intérieur de l'histoire; les actions humaines sont, en effet, toujours symboliques, au sens fort du terme. Le Père Joseph Wre-

22. Cf. *PSE* 228-229.

sinski invite à toucher du doigt, pour ainsi dire, la profondeur du lien entre la foi en Jésus-Christ, la promotion de la justice et la libération des plus pauvres. Celle-ci n'est en rien une prescription morale qui découlerait d'un précepte imposé de l'extérieur, fût-ce celui de l'amour fraternel. Elle ne consiste même pas à refaire sans plus l'expérience de la libération de l'oppression de Pharaon. Ce qui est en cause c'est le coeur même de l'expérience chrétienne, bâtie sur la foi au Fils de Dieu fait homme de la misère par amour pour tous et chacun des hommes. Entrer en communion avec les plus pauvres, c'est communier au mystère de la mort et de la résurrection, à l'être même de Celui qui s'est fait Le plus pauvre.

F-95560 Baillet-en-France Jean LECUIT, S.J.

Maison Joseph Wresinski Volontaire-permanent

2, rue de la gare ATD Quart Monde

Sommaire. — «Jésus, Fils de Dieu fait homme de la misère», cette expression du Père Joseph Wresinski heurte. Elle lui vient de la contemplation de l'Évangile par les plus pauvres. Elle signifie que le Christ en se livrant totalement aux hommes a épousé la condition des plus pauvres. S'il ne s'était pas ainsi «vidé», les plus pauvres, et donc tous les hommes, pourraient-ils se savoir sauvés? L'abaissement du Christ est condition de l'universalité du salut. L'expression signifierait alors la traduction, dans l'histoire de Jésus, de la réalité du mystère du Christ «fait péché» et qui en triomphe. Dans la condition de misère, fruit du péché des hommes, la résistance des plus pauvres à cette misère qui les détruit est signe de la présence du Christ ressuscité parmi les hommes de tous les temps.

Summary. — «Jesus, Son of God made man of misery». This expression of Father Joseph Wresinski may seem shocking. It imposed itself to him while he was contemplating the Gospel with the eyes of the poorest. The meaning of these words is that Christ, in his total surrender to mankind, has espoused the condition of the poorest. Had he not so thoroughly «emptied» himself, they (and all mankind with them) could not know themselves as being saved. Christ's abasement is the necessary condition of the universality of salvation. The phrase would then translate, in the history of Jesus, the reality of the mystery of Christ who has been «made sin» and who triumphs from sin. In the condition of misery that is the fruit of mankind's sin, the resistance that the poorest offer to that wretchedness which destroys them is a sign of the presence of the risen Christ among the men and the women of all times.